

pour être l'organe animé du Christ Sauveur, ce Fils de l'homme appelle une mère, et cette mère est tellement pour lui qu'elle n'aurait jamais eu de réalité sans lui. Qui ne pressent déjà quelles conséquences vont suivre d'une si haute unité pour la gloire de la Vierge Mère, et quels trésors de grâce et de sainteté renferme pour elle une si ineffable prédestination?

CHAPITRE II

De l'incommensurable grandeur de la maternité divine, au jugement des Pères et des Saints.

I. — Nous l'avons médité, quand on pense à Marie, quand on parle de Marie, jamais on ne doit la séparer de son fils, le Dieu fait homme pour nous. A quelque point de la durée qu'elle se montre, dans le temps et dans l'éternité, elle est, ou par destination ou de fait, ce grand prodige de l'Apocalypse, « la femme revêtue du soleil » (1), c'est-à-dire de celui qui est l'ineffable splendeur du Père. Voilà pourquoi nous ne pouvons la considérer ni comme Vierge, ni même comme sainte, sans voir plus ou moins explicitement en elle la mère et la Mère de Dieu : car sa maternité l'enserme tout entière, et donne le dernier mot de tout, même de son existence. Dieu ne l'a pas autrement faite ; il ne l'a pas autrement pensée. Donc, aborder la question de ses grandeurs, c'est nécessairement entrer dans cet abîme insondable qui n'est autre que la maternité divine. N'est-ce pas une tâche devant laquelle doit reculer toute intelligence, je ne dis pas seulement humaine, mais créée ? Tel est, sans nul doute, le sentiment des Pères ; et bien qu'ils aient avec une pieuse émulation célébré les excellences de cette mère incomparable, ils

(1) Apoc., XII, 1.

confessent d'une commune voix leur impuissance à les exalter comme elles le méritent.

« Misérable que je suis, s'écriait un ancien et pieux orateur grec, au début de l'un de ses discours sur la bienheureuse Vierge ; j'ai tenté d'exprimer par mes paroles les radieuses splendeurs de la Mère de Dieu, ses incompréhensibles perfections, le mystère du ciel et de la terre, le propitiatoire et le miracle du monde. Mon cœur palpitait du désir d'expliquer une merveille, si digne des contemplations les plus hautes et des plus profondes spéculations. Mais, ô mes bien-aimés, je m'arrête tremblant et paralysé par la crainte. Le souvenir de ce que j'ai entrevu me bouleverse jusqu'au fond des entrailles, et le sentiment de mon incapacité me pénètre de tristesse. Quel esprit se flatterait de sonder un si insondable mystère, et quelle langue, de l'exprimer ? Si, forçant mon courage, j'essaie d'énoncer mes faibles conceptions, voilà que je retombe dans mes craintes, tant je sens mon impuissance à célébrer une telle grandeur. Ma voix est trop faible, ma langue trop paresseuse, mon éloquence trop nulle, quand il faut parler de la très sublime et très sainte Mère de Dieu, de celle qu'il n'est pas même permis à la langue humaine de nommer à la légère... N'est-ce pas elle, en effet, qui jette les Vertus des cieux dans la stupeur ! Les Anges, les Archanges, les Principautés, les Puissances, les Trônes, les Dominations, les Chérubins et les Séraphins ; en un mot, toutes les phalanges des cieux regardent la Vierge, nouveau ciel et nouveau trône, et la terreur les saisit, quand ils voient l'Éternel descendre des sommets de sa gloire pour s'asseoir anéanti dans son sein virginal » (1).

(1) S. Epiph., hom. 5 in *Laudes S. M. Virg.* P. G. XLIII, 488, Je l'ai

Ce que nous avons entendu de la bouche de S. Épiphanie, une multitude d'autres l'ont dit, soit avant, soit après lui. Contentons-nous d'extraire quelques passages de l'exorde d'un sermon prononcé par S. Jean Damascène, dans la fête du *Sommeil* de la très sainte Mère de Dieu (1). « S'il faut honorer par des louanges la mémoire de tous les justes (2), qui donc n'exalterait pas en Marie la source de la justice, le trésor de la sainteté ? Non pas, certes, pour augmenter sa gloire, à elle, mais pour s'acquérir à soi-même une gloire éternelle. Car il n'a pas besoin d'être glorifié par nous, le Tabernacle du Seigneur de la gloire ; cette cité dont il est écrit : Que de choses glorieuses ont été dites de vous, ô cité de Dieu (3) ! La cité de Dieu invisible, incommensurable, qui tient le monde dans sa main, n'est-ce pas celle dont les entrailles ont, contre toutes les lois de nature, renfermé le Verbe de Dieu, grand comme son Père ?... Non, rien ne peut la célébrer dignement, ni la langue des hommes, ni l'intelligence angélique, quelque sublime qu'elle soit : car c'est en elle et par elle que la gloire du Seigneur s'est mise à la portée de notre vue » (4).

Et pourtant, le saint ne pense pas que l'incompréhensible hauteur du sujet soit une raison de garder le silence. « Quoi donc, est-ce que nous nous taisons, parce que nous ne saurions la louer autant qu'elle le mérite ? Nullement. Oublierons-nous les bornes de

déjà dit, les critiques ne s'accordent pas sur l'auteur de cette homélie, plus communément citée sous le nom du saint évêque de Salamine.

(1) C'est ainsi que les Grecs appellent la fête du Passage et de l'Assomption de Marie.

(2) Prov., XVII, 7.

(3) Psal., LXXXVI, 3.

(4) S. J. Damasc., hom. 1 in *Dormit. Deip. V. M.* n. 1. P. G. xcvi, 700.

notre faiblesse, et, rejetant le frein de la crainte, traiterons-nous sans une pudique retenue ce qu'il est à peine permis de toucher? Pas davantage. Que faire donc? Tempérer le désir par la crainte, tresser de l'un et de l'autre une couronne, et d'une main tremblante et respectueuse, d'un cœur tout brûlant de reconnaissance et d'amour, présenter à cette Reine Mère les hommages auxquels et son excellence et ses bienfaits pour toute la nature lui donnent un si incontestable droit... Ce sera bien peu, je l'avoue, pour un tel mérite. Mais cette Dame très miséricordieuse, la Mère de celui qui seul est bon, de celui qui, dans son indulgence infinie, préféra deux petites pièces de monnaie aux présents les plus splendides, aura pour agréable la préparation de notre cœur et bénira notre pauvre offrande » (1). Fortifié par cette espérance dans la miséricordieuse bonté de celle qu'il nomme « la gloire de notre race et la parure de la création », le saint commence son panégyrique, non sans avoir toutefois supplié le Verbe de Dieu de répandre sur ses lèvres la grâce de l'Esprit qui transforma les Apôtres (2).

II. — Encouragé par ces paroles et par l'exemple du saint docteur, essayons, nous aussi, de dire, suivant la mesure de notre faiblesse, l'excellence ineffable de la divine maternité de Marie. Et, pour le faire moins imparfaitement, transcrivons d'abord les sentiments des Saints; puis nous rechercherons, guidés par les docteurs de l'École, les raisons profondes de si incroyables éloges et d'une grandeur si prodigieuse.

C'est encore l'orateur caché sous le nom de saint

(1) S. J. Damasc., *ibid.*, n. 2, 700, 701.

(2) *Id.*, *ibid.*, n. 3.

Épiphane que nous allons d'abord entendre. « Que dire, et comment exalter la bienheureuse racine de la gloire? *Dieu seul excepté*, elle est supérieure à tout : plus belle que les Chérubins, les Séraphins, l'armée angélique tout entière; si grande que nulle langue, au ciel et sur la terre, ne suffit à chanter sa louange... O Vierge très sainte, votre dignité jette les Anges eux-mêmes dans l'étonnement et la stupeur. Quelle merveille, en effet, plus admirable au ciel qu'une femme revêtue du soleil; une femme qui porte elle-même entre ses bras la Lumière, principe de toute lumière?... Quel plus surprenant prodige que le Fils d'une femme, père de cette femme et des siècles; et qu'une vierge ayant à la fois le Christ, Fils du Dieu vivant, pour fils et pour époux? Quel spectacle plus étonnant que celui du Seigneur des Anges devenu petit enfant dans le sein d'une mortelle » (1)?

« Et voilà, reprend saint Jean Damascène, ce qui met une infinie distance entre les serviteurs et la Mère de Dieu. *Infinitum Dei servorum ac Matris discrimen est* » (2). Et saint Pierre Damien : « Quoi de plus grand que la Vierge Marie; elle qui a renfermé dans ses entrailles l'incompréhensible grandeur de la divinité? Contemplez les Séraphins; montez d'un vol hardi bien au-dessus de cette nature supérieure, et vous verrez au-dessous de la Vierge tout ce qu'il y a de plus grand; une seule chose surpasse cette œuvre de Dieu, l'Ouvrier » (3). N'alléguez pas qu'il y a des doutes sur l'authenticité du sermon d'où ces

(1) S. Epiph., hom. 5 in *Laud. S. M. V. P. G.* XLIII, 492, 493.

(2) S. J. Damasc., or. 1 de *Dormit. Deiparae V. M.* n. 10. P. G. XCXVI, 716.

(3) S. Pet. Damian., Sermon. 44, in *Nativ. V. Deip.* P. L. CXLIV, 738.

lignes sont tirées. Qu'ils soient fondés ou non, le texte exprime certainement la pensée du pieux et savant docteur. Car c'est lui qui chante à la Vierge, dans l'une de ses hymnes : « Le chœur des bienheureux Anges, — les Prophètes sacrés et l'ordre des Apôtres — ne voient au-dessus d'eux que vous seule, — après la divinité » (1).

Cette formule reparaît partout dans les discours et dans les autres écrits, composés par les anciens auteurs à la louange de Marie. Aucune, en effet, n'est plus propre à nous donner quelque idée de l'incommensurable excellence qu'elle doit à son titre de mère. Et pour qu'on ne me soupçonne pas de produire une affirmation sans preuves, voici quelques témoignages entre bien d'autres. Je les rapporte avec confiance, sachant bien que l'amour de mes lecteurs pour cette divine mère les empêchera de les trouver trop longs.

« Quel honneur égalera jamais la pureté de la Vierge? C'est d'elle que l'Auteur de toutes choses, épris de sa beauté, s'est bâti le temple de son corps; en elle qu'il a daigné faire sa demeure; en elle aussi que s'est accompli le conseil du Père et que le Saint-Esprit a pris son repos. Quel honneur lui rendrons-nous donc qui soit égal à son mérite; quand le Créateur nous la montre plus élevée que tous les êtres ensemble, lui seul excepté, *uno se excepto* » (2)? Suivant un autre écrivain grec, Pierre, évêque d'Argos, « la très sainte

(1) Te beatorum chorus Angelorum,
Te Sacri Vates et Apostolorum
Ordo, praelatam sibi cernit unam
Post Deitatem.

S. Pet. Dam., Carm. 47, in *Assumpt.* P. L. cXLV, 934.

(2) Georg. Nicomed., hom. 6 in *SS. Deip. ingressum* P. G. c, 1437.

Mère du Sauveur dépasse toute créature; au-dessus d'elle il n'y a que son Fils et Dieu » (1).

Dans une lettre de saint Germain de Constantinople, lettre lue et approuvée à la quatrième session du 7^e Concile œcuménique, on lit : « Nous honorons et glorifions dans la Vierge Marie celle qui est proprement et véritablement la Mère de Dieu; et comme telle nous la tenons pour supérieure à toute créature visible et invisible » (2). Un témoin plus éloquent encore de la croyance antique est saint Ephrem. Or, voici dans quels termes il parle de la sainte Mère de Dieu : « Marie est après la Trinité notre Souveraine; elle est notre consolation après l'Esprit-Saint; la médiatrice de tout l'univers après notre Médiateur; plus élevée, plus glorieuse sans comparaison que les Chérubins et les Séraphins; un abîme insondable de la bonté divine, la plénitude des grâces de la Trinité, comme occupant la seconde place après la Divinité » (3). Qu'est-ce que cette Vierge Mère? « Le char de la gloire du Très Haut, un vase sans prix, le réservoir de toutes les grâces..., un abîme de merveilles, une source inépuisable de biens, la Reine de l'univers, une nuée pleine de Dieu » (4).

« O Vierge Mère, rien n'approche des merveilles que je contemple en vous; rien qui ne soit au-dessous de votre grâce; aucune créature enfin, quelles qu'en soient la splendeur et la sublimité, qui puisse marcher de pair avec vous. Le Seigneur est avec vous. Qui donc,

(1) Petr. Arg., or. de *Concept. S. Annae.* n. 14. P. G. civ, 1364.

(2) S. Germ. Const., ep. ad *Joan. Synod.* P. G. xcXVIII, 160.

(3) Ω; τὰ δεύτερα τῆς θεότητος; φέρουσα. S. Ephr. *Opp. (græce)*, III, 528, sq.

(4) S. Taras. Const., hom. in *SS. Deip. Praesent.*, n. 9. P. G. xcXVIII, 1493.

ô Marie, pourrait rivaliser avec vous? Le Seigneur est de vous; qui donc ne s'inclinerait pas devant vous, heureux de vous céder la prééminence, et de reconnaître qu'à vous seule appartient le rang suprême » (1)? Voici maintenant la bienheureuse Vierge qui célèbre ses propres grandeurs chez saint André de Crète. « L'Orient se levant d'en haut sur nous a visité ceux qui étaient assis à l'ombre de la mort. Vrai Dieu, par un nouveau genre de conception et de naissance il s'est fait homme de mon sang virginal, afin de renouveler la nature, et de substituer une création toujours nouvelle au monde vieilli dans sa dégradation. Quand donc a-t-on jamais vu, dans les siècles passés, une femme devenir Mère de Dieu; quand Dieu lui-même a-t-il été appelé le fils d'une femme?... Et voilà les merveilles qui se sont opérées en moi, et c'est à elles que je dois tant de gloire et de splendeur. C'est pourquoi toutes les générations me proclameront justement bienheureuse : car celui qui est puissant à fait en moi de grandes choses et son nom est saint. En effet, qu'y a-t-il de plus grand et de plus glorieux que d'être appelée Mère de Dieu et de l'être véritablement » (2)?

III. — De l'Orient revenons aux Occidentaux.

« O Notre Dame, rien ne vous égale, rien n'est comparable à vous. Tout ce qui est, ou bien est au-dessus de vous, ou bien est au-dessous de vous. Au dessus de vous, Dieu seul; au-dessous, tout ce qui n'est pas Dieu. Qui pourra jamais estimer une telle excellence; qui pourra l'atteindre » (3)? Je l'ai déjà

(1) S. Sophron., *or. in SS. Deip. Annunc.* 2. P. G. xcvi, 3241.

(2) S. Andr. Cret., *hom. in Dormit. S. Mariæ.* P. G. xcvi, 1056.

(3) Auctor L. *de Conceptione...* P. L. clx, 307.

fait remarquer, l'ouvrage d'où je tire ce dernier texte n'est pas de S. Anselme, comme on l'a cru longtemps. Mais, sauf le point particulier de la conception de Marie, les idées qu'il renferme sont bien du grand évêque de Cantorbéry. Voyez, en effet, comment il parle lui-même à la divine Vierge dans l'une de ses plus dévotes oraisons : « O merveille des merveilles, à quelle sublimité de hauteur je contemple Marie! Il n'y a rien d'égal à Marie; il n'y a que Dieu plus grand que Marie. C'est que ce Fils qu'il a engendré, de son cœur, égal à lui-même, et qu'il aime comme lui-même, Dieu l'a donné à Marie. De Marie il s'est fait un fils, non pas un autre que le sien, mais le même : en sorte que le Fils de Dieu et le Fils de Marie sont un seul et commun fils de l'un et de l'autre, suivant la nature. Tout dans l'univers a été créé de Dieu, et Dieu est né de Marie; Dieu a créé toutes choses, et Marie a enfanté Dieu. Lui qui a tout fait s'est fait lui-même de Marie; et par là même il a refait tout ce qu'il avait fait » (1).

Ce qu'avait dit le maître dans l'ardeur de sa piété, Eadmer, son plus fidèle disciple, le recueille et le développe avec amour. « Ici, que l'esprit de l'homme se redresse et qu'il entende, dans la mesure de son pouvoir, à quel point le Dieu tout puissant a estimé les mérites de cette bienheureuse Vierge. Qu'il contemple, dis-je, et qu'il admire comment Dieu le Père a engendré de sa nature, et sans commencement, un Fils consubstantiel et coéternel à lui-même; comment il a par lui fait de rien toutes les créatures visibles et invisibles. Or, ce Fils, son unique et son bien-aimé, il n'a pas souffert qu'il fût seulement *sien*; mais il a voulu que

(1) S. Anselm. Cant., *orat. 52.* P. L. glviii, 956.

le même Fils devint, en toute vérité, le fils unique, le fils bien-aimé, le fils propre et véritable de la bienheureuse Marie : non pas qu'il dût y avoir deux fils, l'un Fils de Dieu, l'autre fils de Marie, mais un seul et même fils qui, dans l'unité d'une seule et même personne, est à la fois Fils de Dieu et fils de Marie. Qui donc, devant un tel mystère, ne serait pas saisi de stupeur » (1)? C'est, en effet, « que le simple titre de Mère de Dieu suffit à lui seul pour mettre la Vierge à une hauteur au-dessus de laquelle on ne peut concevoir que Dieu » (2).

IV. — Je voudrais m'arrêter. Mais je me souviens que les hérétiques nous reprochent de trop exalter la Mère du Seigneur; et que des catholiques même estiment excessifs et de date récente nos panégyriques enthousiastes à la gloire de sa maternité. C'est ce que j'ai entendu moi-même, et c'est ce qui me détermine à laisser encore la parole aux Saints; et, de préférence, à ceux qui remontent plus haut dans la suite des âges. Il m'importe peu de paraître prolix, si par là j'augmente dans une seule âme de chrétien son estime amoureuse pour la Mère de mon Dieu et la mienne.

Retournons à saint Jean Damascène. Il salue la bienheureuse Marie « comme étant tout entière la demeure de l'Esprit Saint, tout entière la Cité du Dieu vivant que réjouissent les torrents du fleuve, c'est-à-dire les grâces du Saint-Esprit coulant à flots sur elle; tout unie à Dieu, plus élevée que les plus hauts des Anges, très voisine de Dieu, *proxima Deo*. O miracle, le plus admirable des miracles! Une femme

(1) Eadmer, *L. de Excell. B. M.* c. 3. P. L. CLIX, 561, 562.

(2) Eadmer, *ibid.*, c. 2, 559.

est montée au-dessus des Séraphins, parce que Dieu s'est abaissé un peu au-dessous des Anges (1). Que Salomon ne dise plus : il n'y a rien de nouveau sur la terre (2). O Vierge, toute ruisselante de la divine grâce, temple sacré de Dieu, que le Salomon spirituel, le Prince de la paix habite, après l'avoir construit de ses mains; sanctuaire où resplendit, au lieu de pierres précieuses, le Christ, perle infiniment précieuse et diamant de la divinité » (3). Ailleurs, la contemplant au ciel et dans sa gloire de mère, il pousse ce cri d'admiration : « Entre la mère et le fils point de milieu » (4).

Voulez-vous remonter plus haut. Écoutez de nouveau un père du quatrième siècle, le bienheureux saint Ephrem : « O notre très glorieuse Dame, vous êtes plus élevée que les cieux; plus blanche que les rayons du plus radieux soleil; plus glorieuse incomparablement à vous seule que toutes les armées d'en haut » (5). Avant lui, saint Méthode, évêque de Patare, disait à Marie, sur la fin du troisième siècle : « Le temps nous manquerait, non seulement à nous, mais à toutes les générations futures, s'il fallait vous offrir une louange digne de vous, ô mère du Roi des siècles. C'est là ce que le prophète nous voulait faire entendre, quand il disait : Combien grande est la maison de Dieu, combien vaste le lieu de sa possession! Il est grand et il n'a pas de fin, il est sublime, il est immense (6). Oui, c'est là vraiment un oracle prophétique, une parole

(1) Hebr., II, 9.

(2) Eccl., I, 10.

(3) S. J. Damasc., hom. 1, in *Nativ. B. V. M.*, n. 9 et 10. P. G., XCXVII, 676, 677.

(4) *Id.*, or. 3, in *Dormit. B. M. V.*, n. 5, *ib.*, 761.

(5) S. Ephrem, *opp.* III (grecque), p. 576.

(6) Baruch, III, 24, 25.